

Devenir Freud
Biographie d'un déplacement

Du même auteur

Monogamie

Bayard Éditions, 1997

Le Pouvoir psy

Bayard Éditions, 1997 ; Pluriel, n° 940

*Baisers, chatouilles et autres petits riens :
psychologie de la vie ordinaire*

Bayard Éditions, 1998

Du flirt

Bayard Éditions, 1999

La mort qui fait aimer la vie : Darwin et Freud
Payot, 2002 ; Petite Bibliothèque Payot, n° 537

La Boîte de Houdini : l'art de s'échapper
Payot, 2005

Soyons fous pour rester sains !
Payot, 2008

Winnicott ou le Choix de la solitude
Éditions de l'Olivier, 2008

Trois capacités négatives,
Éditions de l'Olivier, 2009

Promesses de la littérature et de la psychanalyse
Éditions de l'Olivier, 2010

La Meilleure des vies,
Éditions de l'Olivier, 2014

ADAM PHILLIPS

Devenir Freud

Biographie d'un déplacement

*traduit de l'anglais
par Michel Gribinski*

penser / rêver

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez Yale University Press en 2014,
sous le titre *Becoming Freud. The Making of a Psychoanalyst*.

ISBN 978.2.8236.0410.8

© Adam Phillips, 2014.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2015.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Stephen Greenblatt et Ramie Targoff

Je pense donc que votre analyse souffre du vice héréditaire de la vertu. Elle est l'œuvre d'un homme trop comme il faut, qui se croit tenu à la discrétion. Or ces choses analytiques ne sont compréhensibles que si elles sont suffisamment complètes et détaillées, tout comme une analyse ne marche vraiment que si le patient descend des abstractions qui en sont les substituts jusqu'aux petits détails. Il en résulte que la discrétion est incompatible avec la description satisfaisante d'une analyse. Pour la donner, on doit être sans scrupules, s'exposer, se livrer en pâture, se trahir, se conduire comme un artiste qui achète des couleurs avec l'argent que sa femme garde pour la maison ou qui chauffe atelier et modèle avec les meubles. Sans quelqu'une de ces actions immorales, on ne parvient à rien.

Sigmund Freud à Oscar Pfister, le 5 juin 1910

La biographie impossible : une introduction à Freud

Quel droit mon présent a-t-il de parler de mon passé ?
Mon présent a-t-il barre sur mon passé ?

Roland Barthes par Roland Barthes

On a vite fait de raconter l'histoire de la vie de Freud. Il naquit en 1856 à Freiberg, en Moravie – la ville, qui s'appelle maintenant Příbor et se trouve en République tchèque, faisait alors partie de l'empire des Habsbourg. Située à quelque deux cent cinquante kilomètres au nord de Vienne, c'était une bourgade presque entièrement catholique, une toute petite communauté juive mise à part. Le père de Freud était négociant en laine. Il eut sept enfants – cinq filles et trois fils (dont un mort en bas âge) – de son second mariage¹ avec une femme de vingt ans plus jeune que lui.

1. Son troisième mariage, a-t-on supposé un moment : le « Registre des Juifs » de Klagsdorf, où il réside avant Freiberg, mentionne, le 31 octobre 1852, qu'il a pour épouse une certaine Rebeka – peut-être du fait d'une confusion avec la femme de son frère Josef, Rebecca. (Les notes sont du traducteur.)

Sigmund était l'aîné de cette fratrie. Deux autres fils étaient nés des premières noces de Jacob Freud.

Freud avait trois ans et demi quand l'affaire paternelle périclita. La famille s'installa un an à Leipzig, puis à Vienne où Freud vécut jusqu'en 1938. Il fit sa scolarité dans un lycée de Vienne, le Sperl Gymnasium, et, après avoir brièvement envisagé de faire son droit, il étudia la médecine à la faculté de Vienne de 1873 à 1882. Au cours de sa troisième année, il se spécialisa en anatomie comparée, fit des recherches en physiologie. L'absence de perspective professionnelle le poussa à suivre l'enseignement du grand neurologue Charcot, à Paris. Il revint à Vienne en 1886, obtint la qualification de *Privatdozent*¹ en neuropathologie et ouvrit son cabinet. La même année, après quatre ans de fiançailles, il épousait Martha Bernays, sa cadette de cinq ans, issue d'une éminente famille juive allemande – son grand-père avait été le grand rabbin de Hambourg. Le couple eut six enfants : trois filles et trois garçons se succédèrent à un rythme soutenu. En 1896, le père de Freud mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans.

À la faveur d'un travail clinique considérable, en employant d'abord la méthode hypnotique avec des patientes dites hystériques, grâce à une série de relations passionnées avec des hommes – tout particulièrement

1. Le *Privatdozent* n'a pas d'équivalent français à la fin du XIX^e siècle ni aujourd'hui. C'est un enseignant dans une institution universitaire publique, habilité sur travaux et examen, libre de choisir ses sujets de cours dans le cadre de son habilitation, et qui n'est rémunéré que par ses étudiants.

avec le médecin Josef Breuer (né en 1842), dont il fit la connaissance vers la fin des années 1870, et avec Wilhelm Fliess (né en 1858), un oto-rhino-laryngologiste berlinois qu'il rencontra en 1887, puis, après le tournant du siècle, avec des hommes plus jeunes, Carl Jung (né en 1875), Alfred Adler (né en 1870), Karl Abraham (né en 1877), Otto Rank (né en 1884) et Sandor Ferenczi (né en 1873) –, Freud inventa la pratique clinique de la psychanalyse (il employa le mot pour la première fois en 1896). La psychanalyse était une « talking cure », ainsi que la baptisa une des premières patientes, le médecin et le patient ne faisant rien d'autre que parler ensemble. Tandis que l'analyste était assis derrière lui, le patient allongé sur un divan était prié d'« associer librement » : de dire ce qui lui venait à l'esprit, y compris ses rêves, sans être distrait par des réactions qu'il ne voyait pas. Le médecin clarifiait, interprétait et reconstruisait les expériences infantiles du patient, sans faire usage de prescriptions médicamenteuses, ni de manœuvres physiques thérapeutiques. Le but était de modifier les symptômes et de soulager la souffrance par une redescription.

Freud fut un écrivain prolifique. De 1886 à sa mort en 1939, il publia quelque dix-huit volumes de travaux théoriques et cliniques, les *Gesammelte Werke* – qui allaient devenir les vingt-trois volumes de l'édition critique et traduction officielle anglaise de la *Standard Edition* –, à quoi s'ajouterait une correspondance de plusieurs milliers de lettres. Il acquit sa renommée principalement grâce à certains de ses travaux, en particulier les *Études sur l'hystérie* (écrites avec Breuer en 1895), *L'Interprétation des*

*rêves*¹ (1900), *La Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901), les *Trois essais sur la théorie sexuelle* (1905), *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient* (1905), *L'Avenir d'une illusion* (1927) et *Malaise dans la civilisation* (1929).

À mesure que la notoriété de Freud s'accroissait, grâce à ses écrits et à son influence personnelle, le « Mouvement psychanalytique », comme on allait bientôt l'appeler, se développait de façon informelle, avec des « Soirées du mercredi » que Freud, à partir de 1902, proposa à la curiosité de collègues intéressés ; puis le Mouvement franchit les frontières de Vienne. Le premier Congrès international de psychanalyse se tint à Salzbourg en 1908, et l'Association internationale de psychanalyse fut créée en 1910. En 1909, Freud fit son unique voyage en Amérique, pour donner des conférences à la Clark University du Massachusetts.

En 1917, pendant la Première Guerre mondiale, où ses fils combattirent activement, Freud remarqua une leucoplasie sur son palais : la modification cancéreuse de la muqueuse fut diagnostiquée en 1923. Il en souffrit par intervalles le reste de sa vie, malgré – et à cause – de nombreuses opérations successives. Il continua cependant de travailler jusqu'à la toute fin. En 1919, il perdit sa fille préférée, Sophie, de la grippe (elle avait vingt-six ans) et, en 1930, il perdit sa mère, âgée de quatre-vingt-quinze ans. En 1938, après avoir vécu et travaillé à Vienne pendant presque soixante

1. Le titre original, rétabli par les nouvelles traductions, est *L'Interprétation du rêve*, où l'on entend d'emblée qu'il ne s'agit pas d'une clé des songes. Cependant, comme plus tard le premier traducteur en français, Strachey, cité par l'auteur, choisit le pluriel, sans s'en expliquer.

ans, Freud s'exila à Londres pour fuir les nazis, avec sa fille Anna, psychanalyste elle aussi. Il y mourut en 1939.

Les faits d'une vie – à vrai dire les faits de la vie – font partie des nombreuses choses auxquelles nous ne pensons plus de la même façon depuis Freud. Son travail ne nous a pas seulement montré que rien ne va de soi dans nos vies et que lesdits faits ne parlent pas d'eux-mêmes, mais que, sous l'angle de la psychanalyse, ils prennent une allure différente. Il avait noté :

Les faits en psychanalyse ont volontiers l'habitude d'être plus compliqués que ce que nous voudrions. S'ils étaient aussi simples que ça, peut-être n'aurait-il pas été besoin de la psychanalyse pour les mettre au jour¹.

Nous avons à cœur d'aimer nos faits – c'est pourquoi nous sommes enclins à les simplifier. La psychanalyse y relève des complications dont nous préférerions ignorer l'existence. Les faits semblaient simples avant la psychanalyse, suggère Freud. Depuis, ils semblent compliqués. « Mettre au jour » pourrait vouloir dire « exhumer quelque chose d'enfoui », ou « voir quelque chose sous un nouveau jour » : Freud ne dit pas que la psychanalyse a révélé des faits

1. S. Freud, « XIX^e Conférence » [1917], *Conférences d'introduction à la psychanalyse*. James Strachey traduit : « The facts » (*Standard Edition* XVI, p. 300) ; la traduction française (François Cambon) dit : « L'état des choses » (Gallimard, « Traductions nouvelles », 1999, p. 381) ; et l'original : « Der Sachverhalt », qui veut dire les deux (*Gesammelte Werke* XI, p. 310).

nouveaux, mais qu'elle en a révélé de nouveaux aspects. Les faits ont toujours été là, et nous pouvons à présent les voir différemment. Ce qui complique les faits, c'est ce que Freud appellera le « désir inconscient ». Nos désirs informent nos faits – il est simple de prendre Freud lui-même comme exemple : il a inventé la psychanalyse principalement à partir d'échanges avec des hommes en soignant essentiellement des femmes. Que la psychanalyse ait été un artefact de l'homosexualité, voilà qui peut nous apprendre quelque chose du désir homosexuel et hétérosexuel de Freud, et de ce qu'il attendait des hommes et des femmes.

Il montrera comment et pourquoi nous enterrons les faits de nos vies et comment le langage de la psychanalyse les récupère et, du même geste, les redécrit différemment. L'écrivain Freud était sensible aux analogies archéologiques – l'archéologue est un héros –, mais la pratique analytique, allait-il découvrir, était sans analogie. Il n'avait aucun doute sur la valeur de l'héroïsme et sur le fait que la découverte de la psychanalyse constituait un projet héroïque. Ses écrits sont parsemés de références aux grands hommes – Moïse, Hannibal, Platon, Michel-Ange, Léonard de Vinci, Shakespeare, Goethe et bien d'autres, presque tous des artistes. Tous, des hommes qui définirent leur temps, et non des hommes qui luttèrent pour leur assimilation, comme beaucoup de juifs de sa génération, qui se déterminaient eux-mêmes, poursuivaient leurs propres vérités contre les contraintes de la tradition. Dans le mythe de son propre héroïsme – mythe né dans *L'Interprétation des rêves* –, Freud était l'homme qui affronterait, de façon neuve, les faits de sa propre vie (son épigraphe à *L'Interprétation des rêves*

est un vers de l'*Énéide* : « Si je ne puis fléchir les puissances supérieures, je remuerai les enfers ».) Avec la psychanalyse, le héros introspectif issu du romantisme se mit en quête de légitimité scientifique. Or l'héroïsme – pour ne rien dire de la légitimité scientifique – était un autre de ces idéaux culturels qui, après la psychanalyse, apparaîtraient sous un jour différent. Ce que Freud réaliserait grâce à la nouvelle science, et à travers la dévastation de la Première Guerre mondiale, c'était que l'idée d'héroïsme représentait un essai d'autoguérison de notre vulnérabilité flagrante. Avec la psychanalyse, il laissait entendre qu'il pourrait y avoir d'autres manières de trouver la vie impressionnante, que nous pourrions faire fond sur d'autres plaisirs.

Nous passons notre vie, dira Freud dans sa prose si parfaitement limpide, à ne pas affronter la complexité des faits – les faits de notre histoire et, par-dessus tout, de notre enfance. Il voyait ses contemporains comme des gens qui ne peuvent se remettre de leur enfance, et ont une conception enfantine de ce que c'est qu'un adulte. Il dévoilera les ruses dont on est capable pour éviter de se connaître, et comment le fait de se connaître soi-même (ou les manières dont on a été formé à se connaître, dont les moindres ne sont pas les conventions de la biographie et de l'autobiographie) est devenu le problème plus que la solution. Nous souffrons, révélera-t-il, de nos façons d'éviter nos souffrances. Et il montrera que le plaisir – que nous prenons à la sexualité et à la violence – est la souffrance que nous sommes le moins aptes à supporter.

Pour affronter ces faits improbables, il nous faut prêter une oreille différente à l'histoire de nos vies, et il nous faut les raconter différemment, raconter en vérité une histoire différente du plaisir et de la douleur, et qui ne concerne rien d'autre que le développement de l'enfant dans la famille et de l'individu dans la société. C'est une histoire dépourvue de religion, dont le corps organique, non transcendantal, est l'idée organisatrice, lequel prend la place de Dieu dans la famille – le corps darwinien avec ses appétits. Une famille, avec sa propre histoire transgénérationnelle, en grande partie inconnaissable, qu'elle ajoute à la culture dans laquelle elle se trouve immergée.

La psychanalyse, qui avait commencé comme une improvisation du traitement médical, devint tout de suite sinon un nouveau langage, du moins une histoire nouvelle de ces fondements – et une nouvelle histoire de ces histoires. Pour Freud, l'individu moderne est inévitablement, compulsivement, un biographe et un autobiographe. Sa sexualité et ses symptômes sont les formes que prend l'histoire de sa vie.

De ne traiter le corps qu'avec des mots rapproche inévitablement le médecin Freud des disciplines plus littéraires. Il fut, de fait, quelque peu déconcerté de découvrir que ses premières histoires de cas – où, écrivait-il, règne un « rapport intime entre l'histoire des tourments du patient et les symptômes de sa maladie » – se lisaient « comme des nouvelles¹ ». Dans une cure analytique, le patient raconte

1. S. Freud et J. Breuer, *Études sur l'hystérie*, traduit par A. Berman, PUF, 1956, respectivement p. 128 et 127 (traduction modifiée).

l'histoire de sa vie en disant ce qui lui vient à l'esprit, de quoi qu'il s'agisse. C'est une façon inhabituelle de raconter une histoire, d'en donner une version, de l'accepter. Aussi, eu égard à la complexité freudienne des faits de nos vies, l'une des premières victimes de la psychanalyse est-elle la biographie traditionnelle. Après la psychanalyse, tous nos récits du passé sont suspects, comme l'est en vérité tout ce qui fait notre cohérence et notre plausibilité. Ces récits jouent à cache-cache – d'ailleurs plutôt en se cachant. L'histoire se met à ressembler à une fiction, et la fiction est devenue rêvante.

Aussi l'histoire de la vie de Freud, de son temps et de ses lieux – l'arrière-pays, si l'on peut dire, des biographies traditionnelles – peut-elle également être lue avec, à l'esprit, la complexité nouvelle qu'on lui doit. Non que les faits historiques ne soient pas vrais, mais le récit peut avoir tendance à les simplifier, en particulier quand on s'approche de ce qu'ils ont de plus dévastateur. Il faut être attentif au désir à l'œuvre, même dans nos histoires les plus douloureuses – ou particulièrement dans nos histoires les plus douloureuses. Freud a traversé la période, devenue familière, de l'effondrement de l'Empire austro-hongrois et de la montée des nationalismes ; le cataclysme de la Première Guerre mondiale et la préparation de la seconde ; l'émergence du communisme et la montée du fascisme ; l'émancipation croissante des juifs et les débuts de l'éventualité de leur extinction. Ce fut une ère de démocraties fragiles et d'aristocraties instables, de capitalisme inépuisable et de dépression économique, d'abandon des traditions sociétales et de courses exorbitantes aux armements. Mais les

travaux de Freud – entre autres, sa théorie de la « lecture » ou de l'interprétation – entendaient démonter la confiance que nous faisons aux formulations familières, en particulier à celles relatives au passé. Il entendait nous mettre en garde contre la tentation de réduire l'histoire à des formules toutes faites, la tentation d'être trop vite convaincus par nos fictions et nos formules. De son point de vue, nous sommes sans cesse en train de vouloir contenir ce qui ne se contient pas. Si terrifiants que soient les faits, l'histoire, pour Freud, est toujours plus terrifiante – donc plus insaisissable – que ce que nous voulons bien en savoir. On croirait volontiers qu'il a entrevu à quel degré d'horreur l'histoire parviendrait – et que ses sœurs, restées à Vienne, mourraient dans les camps. Il était en train de découvrir qu'on ne peut vivre qu'avec un passé censuré. Pour la psychanalyse, les gens étaient autant les survivants que les fabricants de leur histoire. Nous fabriquons notre histoire pour ne pas périr de la vérité.

Le psychanalyste est un historien qui montre que l'histoire est aussi un moyen de se dissimuler le passé. Un moyen de reconnaître le passé en même temps que de le désavouer – le désavouer, c'est d'une façon ou d'une autre le simplifier ; le reconnaître, c'est admettre sa complexité. D'après le « grand Darwin », comme Freud l'appelait (un autre héros freudien), nous sommes des créatures douées d'un appétit de survie et de reproduction. Et parce que nous sommes des créatures désirantes dans un monde inconfortable, nous sommes, comme les autres animaux, mis en danger par notre désir – de ce fait, nous nous

protégeons. Mais, à la différence des autres animaux qui, parce qu'ils ne disposent pas du langage parlé, n'ont pas d'histoire culturelle, nous nous sentons également menacés par notre histoire. Du point de vue de Freud, il n'y a rien dont nous voulions nous protéger davantage que de notre histoire personnelle et familiale. Pour un grand nombre de ses contemporains, le passé était devenu un objet phobique, dissimulé dans la nostalgie sentimentale et les mythes de la race et de l'histoire nationale. Avec la psychanalyse, qui fut clairement une réponse à ces questions toujours plus actuelles, Freud essaya d'élaborer les manières excessives qu'on a de se protéger, et de rendre compte de la façon dont on supporte d'avoir à le faire.

Nous sommes des créatures défensives. La raison en est simple : il y a tant de choses dont nous devons nous défendre. Nos peurs du monde extérieur ne sont secondaires qu'à nos peurs du monde intérieur – peurs de la mémoire et du désir –, et les deux peurs sont justifiées (nous devons à Freud la place désormais centrale de ce mot ordinaire, « défensif » : aujourd'hui, le mot est partout). La psychanalyse est un dictionnaire des peurs modernes. La reconnaissance du passé tant personnel que transgénérationnel menace toujours de destruction la croyance en un futur. Ou, comme Freud le laissa entendre, les hommes de la modernité commencèrent à ressentir différemment le poids du passé – l'arrivée de la recherche historique et des méthodes scientifiques de recherche les rendant plus savants sur eux-mêmes que jamais auparavant. Or nous ne pouvons admettre l'horreur véritable de notre histoire : cela devint pour Freud matière à réflexion, aussi bien sur sa

condition de juif que sur celle, plus générale, qu'il souhaitait si vivement rendre universelle. Il redoutait le malentendu qui ferait de la psychanalyse une science juive, mais cette crainte était également une manière de reconnaître que l'histoire des juifs pouvait être pour quelque chose dans la psychanalyse.

Nous nous réfugions dans des histoires plausibles, dit-il dans sa propre histoire, à moitié plausible, appelée psychanalyse. Nous craignons l'immédiateté de l'expérience, les effets immédiats du désir pulsionnel, les pressions accablantes de la réalité contemporaine, et nous nous les représentons donc comme des symptômes et des connaissances, qui sont nos formes nobles et désolées de maîtrise. Nous avons si peur de vivre nos vies au présent que nous y cherchons la plus grande intelligibilité possible. Mais le désir de leur donner du sens, le souhait de les rendre sinon raisonnables, du moins intelligibles, s'est transformé en reconnaissance ironique de notre ignorance – notre ignorance prend ses désirs pour la réalité. Le désir de sens est devenu la mesure non seulement de notre terreur, mais de notre surinvestissement du progrès (témoin de l'acquisition du savoir) et de la cohérence (témoin du savoir lui-même).

Freud ne se réfère pas, avec ce « nous », à la petite bourgeoisie viennoise fin de siècle, mais à la race humaine tout entière : comme les grands intellectuels européens du XIX^e siècle, il possède la capacité affirmée d'aller au plus général. Il n'eut affaire, dans sa vie, qu'à bien peu de gens, mais universaliser une question (l'un de ses articles les plus captivants s'intitule « Sur la tendance universelle au

penser / rêver

revue de psychanalyse dirigée par Michel Gribinski

Déjà parus

- penser/rêver* n° 1 L'enfant dans l'homme (printemps 2002)
penser/rêver n° 2 Douze remèdes à la douleur (automne 2002)
penser/rêver n° 3 Quand la nuit remue (printemps 2003)
penser/rêver n° 4 L'informe (automne 2003)
penser/rêver n° 5 Des érotomanes (printemps 2004)
penser/rêver n° 6 La haine des enfants (automne 2004)
penser/rêver n° 7 Retours sur la question juive (printemps 2005)
penser/rêver n° 8 Pourquoi le fanatisme ? (automne 2005)
penser/rêver n° 9 La double vie des mères (printemps 2006)
penser/rêver n° 10 Le conformisme parmi nous (automne 2006)
penser/rêver n° 11 La maladie chrétienne (printemps 2007)
penser/rêver n° 12 Que veut une femme ? (automne 2007)
penser/rêver n° 13 La vengeance et le pardon, deux passions modernes (printemps 2008)
penser/rêver n° 14 L'inadaptation des enfants et de quelques autres (automne 2008)
penser/rêver n° 15 Toute-puissance (printemps 2009)
penser/rêver n° 16 « Un petit détail comme l'avidité » (automne 2009)
penser/rêver n° 17 À quoi servent les enfants ? (printemps 2010)
penser/rêver n° 18 La lettre à la mère (automne 2010)
penser/rêver n° 19 C'était mieux avant... (printemps 2011)
penser/rêver n° 20 Le temps du trouble (automne 2011)
penser/rêver n° 21 Le genre totalitaire (printemps 2012)
penser/rêver n° 22 Portraits d'un psychanalyste ordinaire (automne 2012)
penser/rêver n° 23 Le corps (est un) étranger (printemps 2013)
penser/rêver n° 24 Façons de tuer son père et d'épouser sa mère quand on est l'enfant d'un couple homoparental (automne 2013)
penser/rêver n° 25 L'intime et son spectacle (printemps 2014)
penser/rêver n° 26 Les mauvais traitements (automne 2014)

À paraître

- penser/rêver* n° 27 Mon genre et moi (printemps 2015)

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par Corlet Imprimeur S.A.
à Condé-sur-Noireau (Calvados)
Dépôt légal : janvier 2015. N° 409
N° d'imprimeur : 000000
Imprimé en France